

b. la faute de Socrate

D'après ce que nous avons dit précédemment, il semble y avoir deux types de candidats possibles : les Sophistes (dont Gorgias et Isocrate), et les philosophes (à commencer par Socrate). Etant donnée l'admiration profonde que Cicéron voue à Platon, on pourrait s'attendre à ce qu'il rende les Sophistes responsables du divorce désastreux entre rhétorique et philosophie, entre sagesse et éloquence.

Or ce n'est pas le cas. Celui que Cicéron désigne comme le grand fautif, ce n'est pas Gorgias, ni Isocrate (tous deux mentionnés dans le texte) : c'est bien Socrate. Pourquoi ?

Le texte l'indique clairement. La faute originelle de Socrate, c'est **d'avoir privé la pensée de ce qui en constitue l'aboutissement nécessaire : l'engagement dans la vie de la Cité**. En effet, la sagesse réunit nécessairement la pensée et l'action : il ne suffit pas de chercher et de *savoir* ce qui est juste, il faut *agir* conformément à ce savoir. La recherche de la vérité et de la justice *doivent* déboucher sur des *engagements* concrets, par lesquels le penseur cherche à mettre en œuvre et à défendre le Vrai et le Juste. **Etre juste, ce n'est pas seulement connaître ce qui est juste : c'est agir pour faire triompher la justice, en participant aux affaires de la Cité**. Et c'est justement pour cela que le penseur a besoin de l'éloquence, car c'est par ses discours qu'il peut agir dans la Cité, au Sénat ou ailleurs.

Or c'est ce que Socrate (d'après Cicéron) s'est refusé à faire. Il s'est retiré des affaires, il a refusé de participer aux institutions, il a soigneusement évité tous les postes « à responsabilité » au sein de la Cité. Et, de fait, Socrate a bel et bien refusé cet engagement, comme il nous l'a dit dans l'*Apologie* : il a délaissé « les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités. »

Donc : **Socrate a renoncé à l'aboutissement naturel, logique, légitime de la pensée : l'engagement dans les affaires de la Cité**. Est-ce par manque de dispositions, de talents oratoires ? Pas du tout. D'après Cicéron, Socrate *brillait* « par son savoir, sa pénétration, sa grâce et sa finesse, et aussi par l'éloquence, la variété, l'abondance avec lesquelles il traitait toutes les questions ». Mais justement : comme la pensée de Socrate était privée de son aboutissement naturel, comme elle ne pouvait pas s'exprimer et se réaliser *dans* l'espace politique *par* l'éloquence... **elle s'est retournée contre l'éloquence elle-même**. Socrate a mis toute sa pensée et son éloquence au service de la *critique* de l'éloquence, il est devenu le plus grand contempteur de l'éloquence parce que sa propre sagesse, ne pouvant aboutir et se réaliser dans une participation active aux affaires de la Cité, s'est déchaînée contre l'éloquence, contre le moyen dont elle aurait dû se servir pour s'exprimer et se concrétiser.

Nous soulignons au passage qu'il y a incontestablement quelque chose de très « moderne », voire de très contemporain dans ce procès de Socrate par Cicéron.

a. D'une part, elle anticipe certaines des analyses qu'un autre admirateur-ennemi de Socrate produira, près de 20 siècles après : celles de **Friedrich NIETZSCHE**. Nietzsche (l'un des plus grands philosophes allemands du XIX^e siècle, que vous croiserez forcément l'année prochaine) dira, lui aussi, que Socrate a *retourné sa force contre lui-même*, mettant son intelligence et son éloquence au service de la *condamnation* de ce qui aurait dû en être l'aboutissement naturel : l'action, l'emprise sur le monde et sur les autres.

b. d'autre part, elle esquisse une critique très actuelle de « l'intellectuel », du penseur-philosophe qui se retire de la participation active aux institutions (économiques, politiques, judiciaires...), et qui exerce ensuite toute son intelligence à critiquer, condamner violemment tous les moyens par lesquels des discours agissent, jour après jour, et de façon toujours plus efficace, sur la réalité. Cicéron dresse ainsi un portrait assez acerbe du « philosophe-qui-condamne-la-communication », mais qui s'abstient lui-même d'intervenir activement là où les discours peuvent réellement *agir* (c'est-à-dire : ailleurs que dans de gros livres, des revues spécialisées ou des colloques universitaires).

Nous voyons à présent pourquoi la sagesse et l'éloquence se sont dissociées, comment la philosophie, ayant été détournée de l'engagement civique, s'est transformée en arme de destruction de la rhétorique.

Il nous reste à montrer pourquoi cette dissociation est une erreur et, plus encore, une catastrophe, aussi bien pour l'éloquence elle-même que pour la philosophie.

3) Pourquoi l'éloquence a besoin de la philosophie

a. *On ne parle bien que de ce que l'on connaît*

La première raison pour laquelle l'éloquence ne peut se passer d'une étude du « fond », d'une réflexion et d'un examen approfondis aboutissant à un *savoir*, est assez simple. C'est que, pour Cicéron, **on ne peut jamais réellement bien parler de ce que l'on ne connaît pas**, ou de ce que l'on connaît mal. Celui qui ignore tout de ce dont il prétend parler pourra peut-être faire illusion à sa table de travail, mais il ne parviendra jamais à persuader un auditoire, surtout lorsqu'il devra faire face à un orateur qui, lui, « connaît le dossier ».

Ainsi, pour plaider une cause devant un tribunal, il ne suffit pas de mobiliser des formules brillantes et d'émouvoir : il faut réussir à convaincre, c'est-à-dire prendre appui sur des faits établis et des raisonnements étayés. Il ne suffit certes pas d'être savant pour être éloquent ; mais un rhéteur ignorant ne fera jamais un bon orateur.

Il faut se rappeler que, lorsque Cicéron dit cela, il sait de quoi il parle. L'un des premiers grands succès qu'il a rencontrés dans sa carrière politico-judiciaire est celui que lui a valu le procès contre **Verrès**, un « prêteur » romain en Sicile (c'est-à-dire essentiellement : un représentant de l'autorité romaine), accusé de corruption, d'abus

de pouvoir et de détournement de fonds (ces qualifications correspondraient aux dénominations actuelles des méfaits commis par Verrès). Qu'est-ce qui a permis à Cicéron de gagner ce procès ? Est-ce son génie oratoire ? Non. Ce qui lui a permis de gagner, alors même que les chances semblaient plutôt être contre lui, c'est sa parfaite connaissance du dossier... et du fonctionnement des institutions romaines. Non seulement Cicéron va se rendre sur place et constituer un énorme dossier à charge, étayé sur des témoignages précis et étayés, mais il va aussi prendre son adversaire de vitesse : ce dernier sait (et Cicéron le sait aussi) que, si le procès est retardé, la composition du jury sera réellement favorable à Verrès. Alors Cicéron fonce : il mène son enquête à toute allure, expédie son introduction lors de la session d'ouverture et passe directement à l'audition des témoins, dont les témoignages sont si nombreux et accablants que Verrès s'enfuit sans attendre la suite du procès (il sera condamné, par contumace, à verser un million et demi de sesterces aux Siciliens).

Voilà exactement le genre de tour de force que l'on ne pourra jamais réussir sans une connaissance approfondie du dossier, c'est-à-dire aussi bien des faits et des témoignages que du fonctionnement des institutions romaines.

Nous soulignons au passage que cette affaire a donné à Cicéron l'occasion d'ajouter une nouvelle œuvre au patrimoine de tous les plaidoyers *fictifs*, qui jalonnent toute l'histoire de la rhétorique. Nous en avons déjà croisé deux : si « l'Eloge d'Hélène » par Gorgias correspondait en fait à un « procès » fait à Hélène, que nul ne songeait réellement à tenter, le texte d'Isocrate était lui-même extrait d'une plaidoirie qu'Isocrate aurait commise... dans un procès totalement imaginaire. Cicéron, lui, n'ayant pu effectivement tenir les discours qu'il réservait pour la suite du procès (Verrès ayant fui, ce qui a mis fin aux débats)... les a publiés « comme si » ils avaient effectivement été tenus. Toute l'histoire de l'éloquence est jalonnée de ces plaidoiries imaginaires, déployées dans des procès fictifs.

b. *On ne parle bien qu'à ceux que l'on connaît*

Mais il ne suffit pas de connaître *ce dont* on parle pour être éloquent. Dans la mesure où l'orateur ne doit pas seulement persuader *de* quelque chose, mais doit (évidemment) persuader *quelqu'un* de quelque chose, l'orateur doit aussi connaître *les hommes* auxquels il s'adresse. Il doit non seulement connaître les ressorts de l'esprit humain (quels sont les arguments qui peuvent convaincre ce type de public ? Quelles sont les stratégies qui permettront de l'émouvoir ?, *etc.*) mais également la manière dont ses ressorts se transforment lorsque l'on passe d'un individu à un groupe. L'orateur doit ainsi être un bon connaisseur de l'âme humaine, aussi bien individuelle que collective. En termes contemporains : l'orateur doit avoir une formation solide, aussi bien en psychologie qu'en sociologie. Si l'orateur est le personnage-clé des *Humanités*, c'est aussi parce qu'il est l'un des premiers à avoir dû constituer un savoir que nous rangerions aujourd'hui dans le registre des « sciences humaines ».

Là encore, cette analyse de Cicéron nous renvoie à la fois en amont et en aval. En amont, car il a été démontré (par exemple, par cette grande spécialiste de l'Antiquité que fut Jacqueline de Romilly) que les grands Sophistes avaient joué un rôle de pionniers dans ces domaines d'étude que nous appelons aujourd'hui « psychologie », « psychologie des foules » ou « sociologie ». Pour persuader une foule, il faut savoir comme une foule « fonctionne », quels sont les mécanismes qui régissent ses réactions, ses comportements (et ses emportements), quelles lois on peut utiliser pour obtenir l'effet voulu. Toute technique, pour être efficace, suppose une connaissance correcte de ce sur quoi elle agit ; l'ingénieur ne peut agir efficacement sur la matière que parce que le physicien l'a préalablement éclairé sur les lois et mécanismes qui régissent le monde matériel. Et dans la mesure où l'art oratoire peut bien être considéré comme une « technique », par laquelle on cherche à agir efficacement sur un auditoire, **cette technique présuppose une connaissance correcte des lois et des mécanismes qui régissent les jugements, les émotions et les comportements de cet auditoire.** Et en ce sens, les Sophistes ont bel et bien été des pères fondateurs de ce que nous appelons aujourd'hui « psychologie », individuelle ou collective.

Mais cette analyse de Cicéron annonce également des idées qui ne seront explicitement défendues que 20 siècles plus tard, notamment par l'un des pères de la « Communication » contemporaine, l'inventeur des « Relations Publiques » : **Edward BERNAYS**. C'est Bernays qui dira (nous le verrons bientôt) que, si la « communication » est aujourd'hui devenue une science (humaine), c'est d'abord parce que la psychologie (individuelle et collective) et la sociologie sont désormais devenues véritablement scientifiques. Celui qui veut manipuler un individu ou une foule doit savoir comment « fonctionnent » cet individu et cette foule ; or ce sont avant tout les « sciences humaines » qui nous éclairent sur les lois et mécanismes de ce « fonctionnement ».

Précisons que, pour Cicéron, l'acquisition de ce savoir ne peut jamais seulement être "théorique" : elle doit également être "pratique" ; la connaissance des lois et des mécanismes qui régissent la pensée et le comportement des hommes n'est pas seulement une affaire d'études : c'est une question d'*expérience*.

c. *Question locale, problème général*

Il y a encore une troisième raison pour laquelle l'éloquence ne peut se passer des services de la philosophie : c'est que **toute question, même lorsqu'elle porte sur un cas qui a eu lieu ici et maintenant, engage un problème d'ordre général.**

C'est cette fois Antoine qui parle. Et il fait remarquer que, même lorsque l'on doit trancher une question qui implique *tel* individu, dans *telle* situation, on est amené à poser des questions qui n'ont plus rien à voir avec *cet* individu et *cette* situation.

Nous prenons un exemple différent de celui d'Antoine. Supposons que l'on se

demande, dans un tribunal, si l'on peut reconnaître l'accusée A (Madame Champfoin) comme responsable de l'acte B (elle a blessé violemment Monsieur Sringh).

Il se trouve que l'accusée a blessé la victime lors d'une crise de délire violente, due à l'absorption d'une drogue qu'on avait versé à son insu dans son verre (dans son délire, Monsieur Sringh lui est apparu comme un extraterrestre mandaté par l'ONU pour la supprimer, ce qu'il s'apprêtait à faire à l'aide d'une cigarette qui se trouvait en réalité être une sarbacane aztèque). Pour savoir si l'on peut reconnaître l'accusée responsable et coupable, on doit donc se demander si l'on peut reconnaître pénalement responsable quelqu'un dont le discernement était aboli au moment des faits. Est-on responsable d'un crime parce qu'on l'a commis, ou parce qu'on l'a commis *délibérément* ? Faut-il jouir de toutes ses capacités mentales pour pouvoir être considéré comme responsable de ses actes ? Est-ce parce que nous sommes dotés de discernement, de raison et de conscience, que nous pouvons être considérés comme libres, et donc responsables de nos actes ?

Il va de soi que cette question n'a plus rien à voir avec Madame Champfoin ou avec Monsieur Sringh. C'est un problème *général*, qui engage un débat *fondamental* concernant le lien entre discernement (raison, conscience), volonté, liberté et responsabilité. Et de toute évidence, ce débat n'est pas de nature technique : **c'est un problème philosophique.**

Il est donc tout à fait vain de vouloir dissocier les questions « spécifiques » que doit traiter l'avocat dans un tribunal, et les problèmes fondamentaux, qu'il conviendrait de laisser aux philosophes. **Tout débat judiciaire (et, à plus forte raison, toute débat politique) implique des débats philosophiques** : celui qui ignore tout de ces problèmes ne saurait donc être cet « orateur parfait » que cherche Cicéron.

d. *Eloquence et vertu*

On trouve dans le dernier extrait une thèse importante : c'est que l'apprentissage de l'éloquence doit nécessairement être accompagné d'une formation à la vertu. L'art oratoire est une arme : on pourrait même le considérer comme une "arme de persuasion massive", qui rend celui qui le maîtrise capable de conduire les foules là où il le veut. Il est donc tout à fait indispensable d'articuler la maîtrise de cet art à un apprentissage de la sagesse : seul doit l'acquérir celui qui se rend *digne* de le posséder.

Il est assez amusant de rapprocher cette caractérisation de l'éloquence, de celles que l'on peut trouver dans la tradition des arts martiaux (notamment dans la tradition asiatique) : si la valeur d'un art ou d'une technique dépend de l'usage qui en est fait, cela vaut avant tout pour les arts et les techniques de combat. Ainsi, maîtrise de l'art et maîtrise de soi doivent aller de pair, l'acquisition de la force suppose, exige celle de la sagesse. Comme le souligne Crassus, enseigner l'éloquence à ceux qui ignorent la vertu, c'est "donner des armes à des furieux".

L'éloquence est donc indissociable d'une recherche de la sagesse ; c'est-à-dire : de la philosophie.